

Antoine de Rosny, professeur de lettres classiques, évoque ici la figure d'un des papes d'Avignon, Urbain V, dont l'Association, récemment créée, aimerait relancer le dossier de canonisation.

Le bienheureux Urbain V

Je me rappelle le jour où, compulsant la table des destinataires des *Lettres de la vieillesse* de Pétrarque, mon regard était tombé sur le nom d'Urbain V. C'était alors pour moi un inconnu : un de ces pontifes avignonnais dont seuls les murs du Palais des Papes font résonner encore l'écho. Aujourd'hui, il est tout le contraire : non seulement une figure historique que j'ai appris à connaître (un peu), mais aussi un être attachant et presque familier que je prie et que j'aime à faire découvrir.

Mais pourquoi parler d'Urbain V plus que de ses prédécesseurs Benoît XII ou Clément VI par exemple (à qui Pétrarque aussi s'est adressé) ? Sans doute parce que, des papes d'Avignon, il est le seul bienheureux – le seul à avoir suscité dès sa mort une incontestable réputation de sainteté, dans ce contexte troublé et si polémique de l'exil transalpin du Saint-Siège. La distance qui nous sépare de lui est peut-être considérable : sa vie n'en constitue pas moins un modèle pour notre monde actuel.



Le bienheureux Urbain V présentant les têtes de saint Pierre et saint Paul.

accession au trône de saint Pierre, Urbain V multiplie les décisions importantes : réglementation relative à la résidence des cardinaux, interdiction du cumul des bénéfices (constitution *Horribilis*), lutte contre le luxe et la débauche. Lui-même est le premier à donner l'exemple : il est d'une grande sobriété à table, couche sur la dure et conserve sa bure de bénédictin. Ses journées sont rythmées par les offices. Sa piété est grande.

Un pontificat de huit ans

La politique universitaire et culturelle constitue un autre chantier de son pontificat. Urbain V multiplie les gestes en faveur des étudiants, des professeurs et des centres universitaires. Il vient en aide aux universités de Montpellier et de Paris, réorganise celle d'Avignon, crée une école de musique à Toulouse, encourage dans de nombreux endroits la création d'un *studium*, érige de nouvelles universités, notamment à Cracovie, à Vienne et à Pecs (en Hongrie). Parallèlement, sa générosité permet la construction et la res-

le Bon et de Charles V. Même attitude bienveillante mais ferme avec l'empereur Charles IV, grâce auquel se profile une réconciliation entre sacerdoce et empire, mais dont il faut juguler les velléités d'expansion en Italie du nord.

Échappe à ce jalonnement de huit années de pontificat le détail d'une activité quotidienne débordante – et pourtant toujours centrée sur la prière et la méditation. Reste en revanche à évoquer l'étonnante aventure romaine (1367-1370) qui donne à ce pontificat sa teinte particulière. La courageuse décision de revenir à Rome (contre l'avis d'une Curie devenue très française) est curieusement contrebalancée au bout de trois ans par une décision inverse. Le pape a ses raisons – et sa bonne conscience : pèlerin de l'Italie, il sait qu'il a préparé, en quelques années, le retour définitif du Saint-Siège à Rome. Fidèle à ses convictions de chrétien, toujours soucieux du salut de l'Église, il a conscience, jusque sur le lit où il agonise (1370), qu'il doit servir de modèle.

Une irrésistible ascension

Guillaume de Grimoard naît vers 1310 à Grizac, près de Mende. Son père appartient à une noble et puissante famille du Gévaudan. Elzéar de Sabran, son parrain, dont la sainteté est déjà reconnue, obtient par ses prières la guérison de l'enfant, né, dit-on, contrefait. Il prédit aussitôt pour son filleul une grande destinée. Le jeune garçon, en grandissant, révèle très vite une intelligence vive et une foi profonde. Ses parents l'envoient alors faire des études à Montpellier, puis à Toulouse, où il se consacre pendant quatre années au droit civil et à la théologie. Une carrière brillante s'offre à lui.

Coup de théâtre : alors même que ses qualités intellectuelles lui promettent un avenir tout tracé dans cette voie royale que constitue à cette époque les études juridiques, Guillaume tourne le dos au monde et s'engage dans la vie monastique. Il prend l'habit bénédictin au prieuré Saint-Sauveur de Chrac (aujourd'hui le Morastier). C'est là, semble-t-il, que le jeune moine reçoit les ordres, après avoir fait profession à Saint-Victor de Marseille.

En réalité, cette vocation n'interrompt en rien sa brillante carrière universitaire. Ses supérieurs, attentifs à ses talents, l'envoient étudier le droit canon dans les universités de Toulouse, de Montpellier, de Paris et d'Avignon. Il y franchit les différents degrés du cursus, jusqu'au doctorat (1342). Au cours des



« Il s'agit de comprendre les bienfaits qu'Urban V est susceptible d'apporter à notre temps. »

vingt années qui suivent, Guillaume de Grimoard va se forger une réputation de professeur exceptionnel. Les salles où il enseigne sont comblées. Lui reste humble : il est moine avant tout.

La hiérarchie ecclésiastique l'a remarqué. En 1348, Pierre d'Aigrefeuille, évêque de Clermont-Ferrand, le fait vicaire général de son diocèse, puis de celui d'Uzès. À la même époque, le voici également prieur de Notre-Dame du Pré au diocèse d'Auxerre, puis, en 1352, à la tête même de la grande abbaye (chunisienne) de Saint-Germain d'Auxerre. Le pape Clément VI en personne l'y a nommé.

Le nouvel abbé se voit dès lors confier diverses missions en Italie, qui viennent ponctuer son activité de professeur comme autant d'expériences qualifiantes. Innocent VI, qui a succédé à Clément VI, profite de l'expérience italienne du brillant bénédictin pour l'associer à l'entreprise de rétablissement de l'autorité de l'Église dans les États pontificaux – tâche confiée à l'énergique cardinal Albornoz. Les deux hommes

mettent ensemble un terme à l'insolence de Bernabo Visconti (neveu de Giovanni).

Professeur applaudi, abbé apprécié, diplomate talentueux, Guillaume de Grimoard semble donc parvenu au faite d'une carrière bien remplie. Pourtant, de nouvelles étapes l'attendent. En 1361, Innocent VI le désigne comme abbé de Saint-Victor de Marseille ; et puis surtout, en 1362, alors qu'on lui a confié une nouvelle mission en Italie, il reçoit la nouvelle inattendue de son élection à la papauté : il a cinquante-deux ans.

Un pape sur tous les fronts

Il faut ici interrompre la linéarité chronologique des faits, pour rendre plus lisible l'œuvre du nouveau pontife, qui choisit le nom d'Urban V. Je retiendrais ici quatre axes. Tout d'abord, la réforme de l'Église. Le relâchement est alors généralisé, à la fois au sein de la Curie et dans les différents organes de l'Église. Dès son

lauréation de nombreux bâtiments religieux tant en France (Marseille, Montpellier, Mende) qu'à l'étranger (à Rome notamment) ; il comble le Gévaudan d'œuvres d'art et de reliques, se montrant en somme aussi libéral avec les pauvres, les religieux et les étudiants qu'il est lui-même sobre et détaché des biens terrestres.

Troisième axe de son pontificat : la politique oecuménique. Le rapprochement des Églises d'Orient et d'Occident est chez lui un souci constant. Cela passe d'abord par l'organisation d'une croisade, afin de stopper l'avancée des musulmans qui menacent les Grecs schismatiques (mais le projet n'a pas de suite). Urban V travaille alors directement à la réconciliation désirée, et l'année 1369 semble l'aboutissement de ses efforts : l'empereur d'Orient et son épouse proclament solennellement à Rome (où le Saint-Siège est alors provisoirement revenu) leur fidélité à la foi de l'Église catholique. Autres signes du zèle apostolique du pape : les innombrables missions qu'il organise de par le monde – et ce jusqu'en Chine où le premier évêché de l'actuelle Pékin est créé (1370).

Enfin, Urban V se distingue par son œuvre pacifique à l'échelle européenne. Le continent est alors le théâtre d'affrontements multiples, à commencer par l'interminable guerre de Cent Ans. Mettant toujours son désir de paix au-dessus de toute considération patriotique, il affiche une indépendance et témoigne d'un courage politique qui suscitent partout le respect. Si la réaffirmation d'un pouvoir royal en France lui semble indispensable, il sait aussi tenir tête aux exigences de Jean II

Un modèle à prier

C'est cette belle figure que l'Association des Amis du bienheureux pape Urban V, créée en 2005, tente de faire de nouveau sortir de l'ombre (1). « De nouveau », car le grand schisme a retardé de plusieurs siècles la béatification de ce pape (1870), dont le procès de canonisation, ouvert dès sa mort, consignait déjà d'abondants miracles.

Au-delà de la page d'histoire qu'il faut nécessairement ouvrir afin de faire vivre le personnage en son contexte (2), il s'agit de comprendre les bienfaits que, par-delà les siècles justement, le bienheureux Urban V est susceptible d'apporter à notre temps. L'homme en tant que tel est un modèle de piété, de conciliation mais aussi de ténacité dans les tourmentes – et cela seul est déjà une leçon. Quant à son œuvre, elle nous offre ce regard fraternel du dialogue interreligieux, ce souci de l'épanouissement de la culture européenne, ce sens aigu, enfin, du spirituel, comme guide de nos vies politiques. ♦

1. Renseignements et adhésions : Général Merle, 48000 Le Barac.

2. Cf. Antoine de Rosny, *Urban V, un pape du Gévaudan, 1319-1370*, préface de Mgr Robert Le Gall, o.s.b., Conseil Général de la Lozère, collection « Patrimoine », 35 p., 5 €.

Tribune libre : article d'une personnalité extérieure à la rédaction du journal et qui n'engage que son opinion. Les titres et intertitres sont de la rédaction.